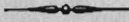


*Manuscrit original 3^M
n^o 9*

DOCUMENTS DU XVII^E SIÈCLE
RELATIFS
AUX
ANTIQUITÉS D'ATHÈNES

PUBLIÉS
PAR M. MAX. COLLIGNON
MEMBRE DE L'INSTITUT



EXTRAIT DES COMPTES RENDUS
DES SÉANCES DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES
(Janvier-février 1897, p. 56-71)



PARIS
IMPRIMERIE NATIONALE

M DCCC XCVII

DOCUMENTS DU XVII^e SIÈCLE
RELATIFS
AUX
ANTIQUITÉS D'ATHÈNES

DOCUMENTS DU XVII^E SIÈCLE
RELATIFS
AUX
ANTIQUITÉS D'ATHÈNES

PUBLIÉS
PAR M. MAX. COLLIGNON
MEMBRE DE L'INSTITUT

EXTRAIT DES COMPTES RENDUS
DES SÉANCES DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES
(Janvier-février 1897, p. 56-71)



PARIS
IMPRIMERIE NATIONALE

M DCCC XCVII

DOCUMENTS DU XVII^E SIÈCLE

RELATIFS

AUX

ANTIQUITÉS D'ATHÈNES.

Les deux documents que j'ai l'honneur de communiquer à l'Académie m'ont été signalés par M. Omont, à qui j'exprime tous mes remerciements. C'est une vue d'Athènes et une relation des antiquités de la même ville, datant toutes deux du xvii^e siècle. Si les documents de cette nature offrent moins d'intérêt pour l'archéologie que pour l'histoire des études archéologiques, ceux-ci méritent à ce titre quelque attention. Ils se rattachent très directement à l'histoire du voyage mémorable que fit à Athènes, en 1674, le marquis de Nointel, ambassadeur de Louis XIV à Constantinople. Ils sont, en effet, conservés à la Bibliothèque nationale dans un recueil de pièces manuscrites (*Supplément grec, n° 301*), parmi lesquelles figurent des notes de Nointel. Le croquis de l'Acropole est dessiné sur le dernier feuillet d'un cahier portant pour titre : *Traduction en abrégé de l'Attique, Béotie et Morée de Pausanias*, et, au-dessus du titre, la cote *quatrième*, écrite de la main de l'ambassadeur. La relation d'Athènes porte la cote *sixième*, de la même écriture. Le recueil comprend encore d'autres pièces, avec leur

numéro de classement, et ces pièces ont trait à l'histoire ou à la géographie de la Grèce⁽¹⁾.

Dans une dépêche datée d'Athènes, du 17 décembre 1674, Nointel annonçait l'intention d'écrire une relation détaillée de son voyage, et de « dresser un compte très exact » des antiquités de la ville, « aussy bien que du gouvernement du pays tant politique que civil⁽²⁾ ». A-t-il mis ce projet à exécution, soit après son voyage d'Athènes, soit un peu plus tard, pendant les années qui suivirent sa disgrâce, c'est-à-dire après 1679? Nous l'ignorons, et M. de Laborde a vainement cherché cette relation⁽³⁾. Il est au moins certain que Nointel en avait réuni tous les matériaux, sous la forme de notes, et qu'il les avait soigneusement classés. Les deux documents publiés ici appartiennent à ce dossier, et ils sont ainsi exactement datés. Ils sont postérieurs au voyage d'Athènes (1674) et antérieurs à la mort de l'ancien ambassadeur (1685).

I

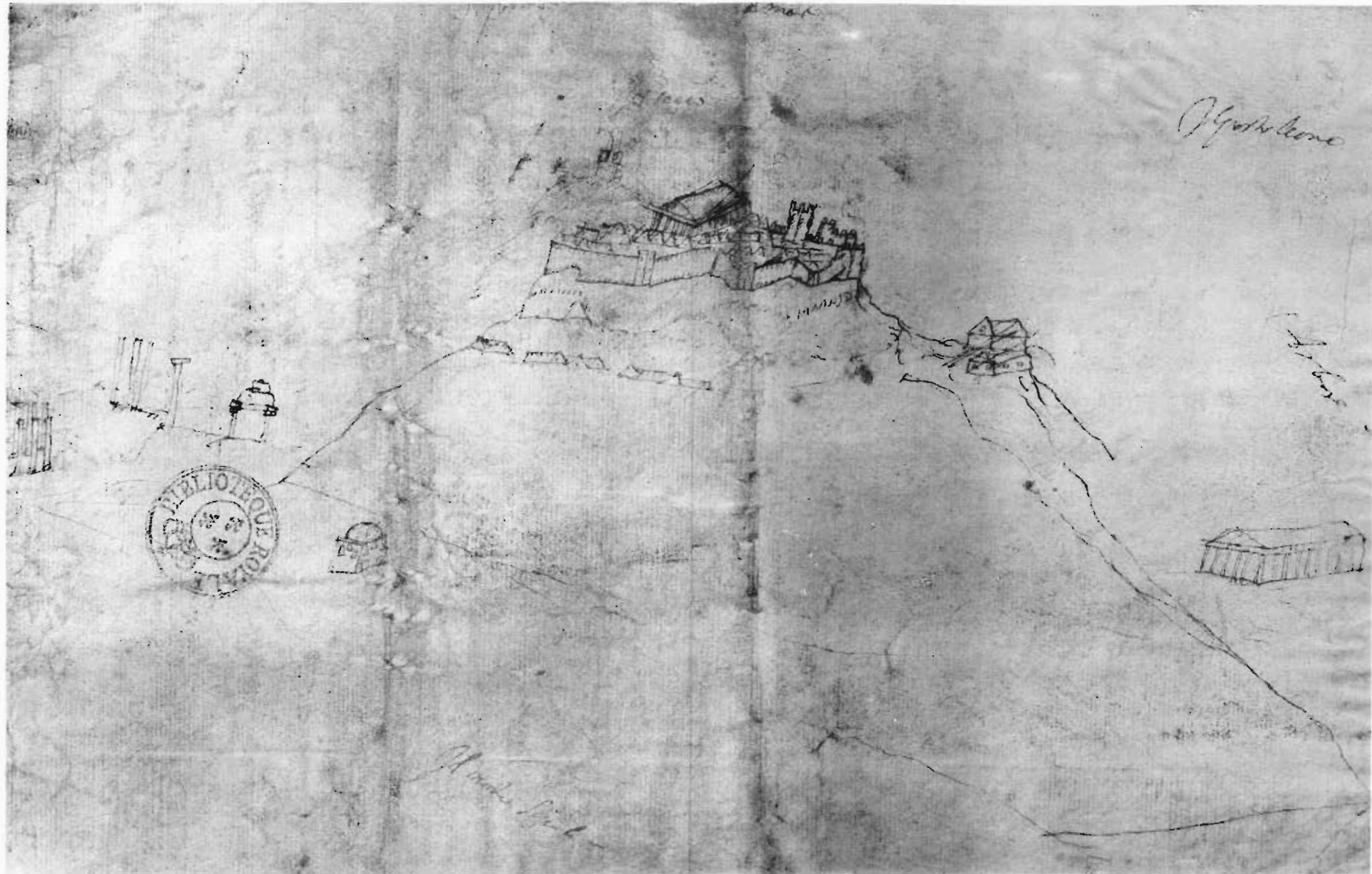
La vue de l'Acropole d'Athènes n'est qu'un croquis, tracé d'une main très inexpérimentée, et reproduisant sans doute un dessin plus habile; elle n'a guère d'autre intérêt que d'augmenter la liste des vues d'Athènes où le Parthénon est représenté encore intact, avant l'explosion de 1687. En la comparant au tableau de Carrey conservé au Musée de Chartres et publié par M. Homolle⁽⁴⁾, on voit que l'auteur du dessin origi-

⁽¹⁾ Ainsi une note en italien, intitulée *Graecia et Attica (troisième)*; une *Description de tous les lieux maritimes au tour du golfe de Lépante, Morée, golfe d'Égiena, et canal de Négrepont (troisième)*; une *Relation de l'Attique (cinquième)*.

⁽²⁾ De Laborde, *Athènes aux xv^e, xvi^e et xvii^e siècles*, t. I, p. 125.

⁽³⁾ De Laborde, t. I, p. 172.

⁽⁴⁾ *Bulletin de correspondance hellénique*, 1894, pl. I-IV, p. 509-528.



Phototypie Berthaud

VUE D'ATHÈNES AU XVII^e SIÈCLE.

Bibl. nat., ms. Suppl. grec 301, fol. 208^{vo}.

nal s'était, comme Carrey, placé sur le Lycabète, mais un peu plus haut. C'est ce qu'indique la légende: *Il monte Lycab.* écrite au bas du feuillet. Si sommaire que soit le croquis, on reconnaît sans peine, à gauche, les colonnes du temple de Jupiter Olympien, et à côté la porte d'Hadrien. Une ligne continue dessine l'enceinte de la ville⁽¹⁾, tandis qu'une série de toits figure l'alignement des maisons groupées au pied de l'Acropole. De tous les édifices modernes, un seul a attiré l'attention du dessinateur. C'est l'église de Saint-Nicodème, située hors de la ville, et désignée dans le plan de Verneda sous le nom de *Liceo di Aristotile*⁽²⁾. Dans la partie droite, le temple communément appelé Théséion est gauchement esquissé, et les mots: *arbores, il Porto Leone*, indiquent la situation du bois d'olivier et du Pirée. À droite de l'Acropole est figurée la colline de l'Aréopage, avec le palais de l'archevêque et l'église Saint-Denys; de l'autre côté on aperçoit la colline du Musée, couronnée par le monument de Philopappos; l'auteur du croquis la désigne par son nom populaire *il Sigco*⁽³⁾; plus haut, on lit la légende *il mare*.

Toute l'attention du dessinateur s'est concentrée sur l'Acropole. Il s'est attaché à reproduire assez fidèlement le bastion qui flanque l'angle nord-est, les rentrants et les saillants du mur nord⁽⁴⁾. Comme dans toutes les vues du xvii^e siècle, une perspective de toits indique les maisons qui se pressaient sur l'Acropole. La tour franque, crénelée⁽⁵⁾, se profile à droite du Parthénon, à côté des défenses modernes des Propylées, dont

⁽¹⁾ Sur la question de l'enceinte, voir Homolle, *art. cité*, p. 519.

⁽²⁾ De Laborde, t. II, p. 172. Spon l'appelle l'église de la Sotira Lycodémou, t. II, p. 166. Cf. A. Mommsen, *Athenae christianae*, p. 66, n° 68.

⁽³⁾ D'après Spon, « le vulgaire appelle cette butte *to Seggio* », t. II, p. 204.

⁽⁴⁾ Cf. la vue de Verneda, prise *dalla parte di tramontana*; de Laborde, t. II, p. 150.

⁽⁵⁾ Elle est aussi crénelée dans la vue générale de Verneda, *Prospecto di Atene*; de Laborde, t. II, p. 172.

la silhouette concorde avec le dessin détaillé exécuté par Verneda⁽¹⁾. Du lieu où s'était placé l'auteur du dessin original, il pouvait apercevoir le toit du Parthénon, qui présente ici une ligne continue et droite, comme dans le croquis de Spon⁽²⁾. Mais le dessin est si insuffisant, il défigure si naïvement le Parthénon, qu'il ne saurait fournir un argument sérieux pour la discussion, toujours ouverte, du problème de l'hypèthre. Rappelons seulement que, dans le tableau de Carrey et dans le dessin anonyme annoté par Fauvel⁽³⁾, le toit du temple offre deux niveaux; M. Homolle remarque que, dans le tableau de Chartres, « la partie moyenne du toit a l'air d'être surélevée, comme une lanterne, au-dessus de la porte qui couvre le portique latéral⁽⁴⁾ ». L'auteur de notre croquis n'est pas entré dans ces détails, et de même qu'il s'est contenté d'indiquer six colonnes à la façade orientale du temple, il s'est borné à figurer une toiture toute unie, sans tenir compte des niveaux différents, qui frappaient des yeux plus exercés et plus attentifs.

II

La relation d'Athènes, où l'on sent encore l'influence des traditions populaires, où sont mentionnées les légendes courantes sur les écoles des philosophes, sur la prétendue lanterne de Démosthène et sur le tombeau de Socrate, appartient encore, dans une certaine mesure, à la série de ces descriptions qu'on peut appeler les *Mirabilia urbis Athenarum*⁽⁵⁾. Elle

⁽¹⁾ De Laborde, t. II, p. 176. Cf. le dessin anonyme, antérieur à 1687, publié par Papayannakis dans la *Gaz. arch.*, 1875, pl. 8.

⁽²⁾ Spon, t. II, p. 143.

⁽³⁾ *Gaz. arch.*, 1875, pl. 8.

⁽⁴⁾ *Bulletin de corresp. hellénique*, 1894, p. 527.

⁽⁵⁾ Ces documents, utilisés et reproduits par M. de Laborde, se trouvent réunis en appendice dans le tome I de l'ouvrage de Curt Wachsmuth, *Die Stadt*

est certainement antérieure à la publication du voyage de Spon (1678), qui rectifie sur bien des points les attributions fausses et inaugure l'étude critique des monuments d'Athènes.

C'est avec la lettre du P. Babin qu'elle offre le plus d'analogie. Elle en diffère cependant sur plusieurs points, et, à ce titre, elle nous fournit des renseignements curieux sur la variété des commentaires qui durent être communiqués à Nointel pendant son séjour à Athènes.

*Relation des Antiquités d'Attènes
dans l'état qui se trouve à présent⁽¹⁾.*

Premier sont les Escholes de divers philosophes comme suit.

La première celle d'Aristote, souz le chasteau au dessoubs du temple qui estoit dédié au dieu Pan; d'icelle ne paroist plus qu'un costé de muraille de grosses pierres de taille. Et plus proche du chasteau est l'autre des peripaticiens qui venoit se joindre là⁽²⁾.

Athen im Alterthum, 1874. Ils comprennent les notes de Cyriaque d'Ancône, les descriptions grecques de l'Anonyme de Vienne et de l'Anonyme de Paris, et la lettre du P. Babin à l'abbé Pécoil, publiée par Spon en 1674.

Récemment M. L. Le Grand a publié une relation du notaire italien Nicolas de Martoni, qui visita Athènes en faisant le pèlerinage de Jérusalem (1394-1395). *Revue de l'Orient latin*, 1895, p. 566 et suivantes.

⁽¹⁾ Bibl. nat., ms. Suppl. grec 301, fol. 209-210.

⁽²⁾ Pour l'auteur de la description, le temple du dieu Pan est le monument choragique de Thrasylos, comme on le verra plus loin. L'école d'Aristote est donc le monument, apparent à cette date, qui en est le plus rapproché, c'est-à-dire le portique d'Eumène. On en distingue les ruines dans une vue d'Athènes datant de 1670 (*Athenische Mittheilungen*, II, 1877, pl. 2) et dans la vue de l'Acropole publiée par Papayannakis (*Gaz. arch.*, 1875, pl. 8). C'est là que l'école d'Aristote est également placée dans la description d'Athènes, écrite vers 1460 par un Grec, et conservée à la Bibliothèque de Vienne (de Laborde, I, p. 21). La même tradition est déjà mentionnée par le notaire italien Nicolas de Martoni, qui écrit en 1394-1395 la relation de son pèlerinage à Jérusalem.

La 2^{me} des peripaticiens, laquelle estoit dict-on souz la direction dudit Aristote, laquelle ainsy estoit nommée attendu qu'ils estudioient en se promenant; de la dite Eschole reste encore beaucoup de fabrique.

3^{me} Celle des stoiciens souz l'Areopage⁽¹⁾.

4^{me} Celle des pittagoriens proche d'icelle.

5^{me} Celle de Platon à Sepolia, où sont les plus beaux jardins du terroir quoy que mal disposés. Là estoit l'Academie, mais il en reste fort peu de vestiges⁽²⁾.

6^{me} Celle de Socrate dans le cœur de la ville, où ledit at esté ensevely dans une cube octogenaire fort aulte, avec huict figures représentant les huict vents, lesquelles sont dans leur entier hors de une qui est cachée souz la fabrique et que l'on at depuis basty⁽³⁾.

Il parle du *studium Aristotelis* et des sources où devaient boire les étudiants d'Athènes (Cf. Le Grand, *Revue de l'Orient latin*, 1895, p. 659).

Quant à l'école des *peripatéticiens*, dont il reste « beaucoup de fabrique », c'est l'Odéon d'Hérode Atticus. Il porte le nom de *Scuola de' Peripatetici in ruina* dans la vue de l'Acropole de 1670 (*Ath. Mittheil.*, 1877, pl. 2). Von Duhn remarque que cette dénomination n'a pas été longtemps en usage (*ibid.*, p. 43). Pour le P. Babin, l'Odéon d'Hérode Atticus est l'Aréopage. Spon l'identifie avec le théâtre de Bacchus (II, p. 161). L'auteur de notre relation se rencontre donc avec l'auteur de la vue de l'Acropole en 1670.

⁽¹⁾ L'Anonyme désigne ainsi la colline du Musée. L'école des stoiciens (*Scuola di Zenone*) est mentionnée dans la lettre d'un officier italien publiée par Antonio Buifone (de Laborde, II, p. 189).

⁽²⁾ L'Anonyme adopte, pour l'emplacement de l'Académie, un système très différent de celui du P. Babin. Celui-ci suit la tradition courante. Il considère comme un vestige de l'Académie une tour dont il indique assez nettement la situation : « Cette tour est à demy lieue de la ville; elle n'est éloignée du mont Hymette qu'environ un quart de lieue » (de Laborde, I, p. 207). Elle est donc dans le voisinage d'Ambélokipi. C'est aussi dans cette direction que la place la légende de la vue de l'Acropole en 1670 (*Ath. Mittheil.*, 1877, p. 47). Notre auteur est, au contraire, d'accord avec Spon, qui reconnaît l'emplacement de l'Académie à Sepolia (II, 293).

⁽³⁾ La Tour des vents. Le P. Babin rappelle la tradition vulgaire, suivie par l'Anonyme; mais il y reconnaît un temple consacré aux vents (de Laborde, I, p. 203). On sait que Spon en a signalé le premier la véritable attribution (II, p. 176).

7^{me} Celle de Demosthenes où est la lucerne dudit Demostene, et à présent appartenant aux RR. Pères Capucins, et dict on que ledit Demostenes, attendu que par un deffaut qu'il avoit de la langue ne pouvant haranguer avec facilitté, voulant corriger ce deffaut entreprit de se renserer dans icelle quelque temps jusqu'à ce qu'il peut corriger ledit deffaut. Et ainsy, affin de n'estre obligé de paroistre au public, se tailla la moityé de sa barbe et ne respondoit plus à ses disciples sur leurs questions que par escript; et tous les mattins, lorsqu'il voyoit la mer agittée s'en alloit à la marine et mettant des petits caillous dans sa bouche et criant le plus fort qu'il pouvoit, comme s'il disputtoit, remedia au dit deffaut en telle façon qu'en six mois pendant lequel temps la moityé de la barbe lui retournant à l'esgal de l'auttre il sortit en public avec toute la facilitté d'aranguer qu'il pouvoit desirer⁽¹⁾.

Le chasteau auparavant estoit au milieu de la ville; à présent il en est environné seulement de la moittyée. Ledit chasteau fut fabriqué dez le temps de Cecrops, premier roy d'Athènes, ainsy que le splendide temple dedié à la déesse Minerve, qui est fort embely tout au tour de figures de marbre et qui sont la plus grand part dans leur entier, et dict on estre ouvrage de ce grand sculpteur Fidias⁽²⁾. Le temple est tout de marbre mesme le toict la plus part couvert aussy de pierres minces de marbre⁽³⁾, et plusieurs belles colonnes fort grosses

⁽¹⁾ Le monument choragique de Lysistrate. C'est le *λύχνος τοῦ Δημοσθένους* de l'Anonyme de Vienne (de Laborde, I, p. 18) et la *lanterne de Demosthène* dans la description du P. Babin (*ibid.*, I, p. 201) qui raconte la même légende.

⁽²⁾ C'est la première fois, croyons-nous, que le nom de Phidias est prononcé à propos des sculptures du Parthénon. Le P. Babin ne cite pas de nom d'artiste. Spon se borne à dire qu'elles sont l'œuvre « d'une main aussi hardie que délicate, qui ne l'auroit pas peut-être cédé à Phidias ni à Praxitèle » (II, p. 145). Tous les passages des anciennes relations d'Athènes relatifs au Parthénon sont réunis dans l'ouvrage de Michaelis, *Der Parthenon*, p. 352 et suivantes.

⁽³⁾ Spon signale de même les tuiles de marbre du temple : « Le couvert du

tout au tour; à présent ledit temple sert de mousquée. En descendant de la mousquée sont les restes d'un fort beau palais tout de marbre⁽¹⁾, lequel fait 35 ans saulta en l'air ainsy que l'aga du chasteau et toute sa famille, hors d'une fille dudit aga laquelle se treuva cette nuit chez ses parents, laquelle est la femme de l'aga du chasteau d'aujourd'huy. Cest accident arriva la veille de la saint Dimitre prez la minuit, par un tonnerre qui mit le feu aux poudres, et ce dict on pour certain en punition de ce que ledit aga du chasteau, grand ennemy des chrestiens, avoit préparé trois pièces de canon et fait tirer le matin à l'albe sur une esglise dédiée à saint Dimitre proche du chasteau et la mettre à bas, attendu que tous les ans le jour de la fête dudit saint les Grecs y faisoient des grandes rejouissances⁽²⁾.

Vis à vis du chasteau, sur une éminence ou coline, est l'Areopage, où paroist encor une partie de la fabrique avec des chars de triomphe et quelques inscriptions en lattin⁽³⁾. De l'autre costé à main droite descendant du chasteau est l'archevesché, que l'on assure estre la mesme demeure de saint Denis l'areopagite. En sortant de l'archevesché par la temple étoit de grandes pierres quarrées à compartiments» (II, p. 157). On voit, par notre relation, qu'une grande partie du toit antique subsistait encore.

⁽¹⁾ Les Propylées.

⁽²⁾ Spon raconte les mêmes détails; il parle aussi de la fille de l'aga Isouf, qui survécut à l'explosion, et «qui est présentement mariée à un Turc d'Athènes» (II, p. 141).

⁽³⁾ La colline que l'Anonyme appelle l'Aréopage est la colline du Musée, et la «fabrique» est le monument de Philopappos. Les «chars de triomphe» désignent le quadrigé de Philopappos, et les inscriptions en latin sont celles du *C. I. L.*, III, 552. Cyriaque d'Ancône avait vu le monument à peu près intact, et lui avait attribué son véritable nom (Reisch, *Athen. Mittheilungen*, XIV, p. 222; cf. Th. Reinach, *Rev. des études grecques*, III, 1890, p. 370). Dans l'*Explication de la nouvelle Athènes* (de Laborde, I, p. 79), le monument est appelé l'*arc de Trajan*, et c'est le même sans doute que le P. Babin nomme l'*arc de triomphe d'Hadrien* (de Laborde, II, p. 201), car il place l'Aréopage ailleurs que notre Anonyme; il l'identifie avec les ruines de l'Odéon d'Hérode Atticus. Cf. Wachsmuth, *Stadt Athen im Alterthum*, I, p. 733, note 3.

pettite porte, à dix pas de là, est un puy où S^t Paul se cacha pour esvitter la fureur du peuple après qu'il eust converty S^t Denis⁽¹⁾.

Au dessoubz de l'archevesché est le temple de Thesée a présent dédié à S^t George, avec des fort belles colonnes et quelques figures de marbre⁽²⁾. Un peu plus bas estoit la place publique où estoient les palais des Illustres du temps et au milieu de ladite place estoit un lion de marbre fort grand lequel est encor dans son entier hors de la teste que l'on at gasté en partye. Trois Lyons estoient et sont en Attenes encor aujourd'huy, sçavoir celuy du Port Leon, lequel est sur sa garde ainsy que celuy du chasteau, et l'auttre qui est celuy qui estoit dans la place publique lequel est comme en posture comme se reposant, signifiant par là que comme à la marine et au chasteau se faisoit bonne garde que la ville pouvoit rester en repos⁽³⁾.

De l'auttre costé du chasteau dans une grotte au dessoubz des murailles dudit chasteau est le temple du dieu Pan, à présent dédié à la sainte Vierge⁽⁴⁾, et au dessus d'iceluy sont deux colonnes et y at apparence que devoient estre trois⁽⁵⁾. Y at au

⁽¹⁾ C'est la colline de l'Arcéopage, où se trouvait le palais de l'archevêque. « L'archevêque a son logis sur les anciens fondements de la maison de saint Denis arcéopagite, joignant les ruines d'une petite église fort ancienne. » (*Relation* du P. Babin; de Laborde, I, p. 192.) Sur l'église de Saint-Denis l'Arcéopagite, cf. Mommsen, *Athenae Christianae*, 42. Le puits de saint Paul est signalé par Spon, II, p. 204.

⁽²⁾ Le temple encore connu sous le nom de Théséion.

⁽³⁾ Sur le lion de la place voisine du temple de Thésée et celui du Pirée, voir de Laborde, II, p. 241. Ce sont deux des quatre lions de l'arsenal de Venise. Spon déclare qu'il ne put « apprendre de nouvelles de celui qu'on dit être à la citadelle » (II, p. 131).

⁽⁴⁾ Le monument choragique de Thrasyllus, construit en avant de la grotte de la Panagia Chrysospiliotissa. Cf. Reisch, *Athen. Mittheilungen*, XIII, 1888, p. 399; A. Mommsen, *Athenae christianae*, p. 29. — Déjà signalé par Cyriaque d'Ancône, *Epigrammata reperta per Illyricum a Cyriaco*, IX; Wachsmuth, *Stadt Athen im Alterthum*, I, p. 727.

⁽⁵⁾ Ce sont les deux colonnes encore en place au-dessus de la grotte de la

dessus de l'église deux figures de marbre dont leur manque la teste, dont l'une, disoit on, estoit Jupiter et l'autre Junon ⁽¹⁾.

Plus bas en allant au fleuve Ilyssum, à present dict Cale-roy ⁽²⁾, se voit quelques restes de cest antique et superbe palais que l'on dict avoit 366 colonnes, sur les quelles colonnes estoit la fabrique dudit palais comme paroist par le reste et sont encor 19 colonnes en leur entier ⁽³⁾. Il y at un fort beau portail ⁽⁴⁾ sur le frontispice duquel est escript du costé de dehors :

ΑΙΔ ΕΙΣ ΑΘΗΝΑΙ ΘΗΣΕΩΣ Η ΠΡΙΝ ΠΟΛΙΣ

Panagia, et qui avaient supporté des trépieds choragiques (Boetticher, *Die Akropolis*, pl. XXXVI). L'Anonyme de Vienne les signale au-dessus du *διδασκαλείου του Αριστοτέλους* — *ὑπερθε δὲ τούτου ἰστανται δύο κίονες* (de Laborde, I, p. 18, 4). Elles figurent dans le dessin représentant l'Acropole vue du côté sud, et datant de 1670. Von Dubn, *Ath. Mittheilungen*, II, 1877, pl. 2.

⁽¹⁾ L'Anonyme de Vienne signale ces deux statues, qui auraient été placées sur les deux colonnes précédemment mentionnées. Il fait allusion à la tradition suivant laquelle, entre les deux colonnes, il y aurait eu jadis une tête de Gorgone enfermée dans une niche en fer (de Laborde, I, p. 18). L'Anonyme de Paris (Wachsmuth, *Stadt Athen*, I, p. 743) parle aussi de ces deux statues et donne à l'une d'elles le nom de Jupiter. Il paraît certain que l'une de ces deux statues, « dont leur manque la teste », est le Dionysos Melpomenos du British Museum (*Ancient marbles*, IX, pl. 1). Elle provient du monument de Thrasyllus, remanié par Thrasyclès (cf. Reisch, *Athen. Mittheilungen*, 1888, p. 399). Cyriaque d'Ancone l'a vue et dessinée, et elle était déjà privée de sa tête (Reisch, *ibid.*, p. 398; cf. Ross, *Hellenika*, p. 74). Par une curieuse confusion, Cyriaque l'appelle une Gorgone (*ad statuam Gorgonis sub arce*). Il a été trompé par la tradition qui conservait le souvenir du Gorgonéion de bronze doré consacré dans le théâtre de Dionysos par Antiochos Ephiphane, et la tête de panthère figurée sous le buste de la statue explique la méprise. Cyriaque ne parle que d'une seule statue. Mais le dessin de 1670 en montre trois sur le fronton du monument de Thrasyllus, et Fanelli parle aussi de trois statues (*Atene attica*, p. 327). Il est possible que l'auteur de notre relation en ait encore vu deux en place.

⁽²⁾ Callirhoé.

⁽³⁾ Le temple de Jupiter Olympien. L'auteur y reconnaît, comme le P. Babin, les ruines du palais d'Hadrien.

⁽⁴⁾ L'arc d'Hadrien. Le P. Babin et Spon se contentent de donner la traduction française des inscriptions grecques.

et au-dedans dudit portail :

ΑΙΔ ΕΙΣ ΑΔΡΙΑΝΟΥ ΚΑΙ ΟΥΧΙ ΘΗΣΕΟΣ ΠΟΛΙΣ

A costé dudit palais un peu plus bas est le fleuve Ilissum très renommé par les anciens et ledit fleuve s'appelle aujourd'hui Calleroÿ; ledit fleuve court toujours mais peu. Il y avoit neuf fontaines au rivage dudit fleuve que l'on apelloit Et le vaivode de l'année passée en at renouvelé trois qui courent en abondance⁽¹⁾. L'on dict que les Payens se lavoient là et puis alloient faire les cérémonies dans le temple de Venus, qui est sur une éminence proche ledit fleuve, qui fut fabriqué par OEgée. Il est petit, mais tout de marbre, à présent dédié à la S^{te} Vierge⁽²⁾.

Plus en la sont encor trois fort belles arcades toutes de pierre de tail et sur lesdites arcades estoit des bastiments, au dessoubz passoit le fleuve Ilissum⁽³⁾ et à costé dudit pont pa-

⁽¹⁾ Callirhoé. Le nom laissé en blanc par le copiste ne peut être que celui de l'Ennéacrounos, mentionné par le P. Babin (de Laborde, I, p. 191). Mais notre auteur ne semble pas être d'accord avec le P. Babin sur l'emplacement de Callirhoé. Le jésuite français place l'Ennéacrounos ou Callirhoé dans l'intérieur de la ville près de la maison du consul de France; or le consul de France était M. Châtaignier, qui habitait au nord-est de l'Acropole (Wachsmuth, *Stadt Athen*, I, p. 749, note 1). Il semble prendre pour l'Ennéacrounos une fontaine turque. Notre auteur place au contraire la fontaine Callirhoé et l'Ennéacrounos sur le cours même de l'Ilissos, «au rivage dudit fleuve», c'est-à-dire à l'endroit même où l'on place encore aujourd'hui l'Ennéacrounos de Pisistrate (voir cependant la théorie nouvelle de Doerpfeld, combattue par Belger; Lechat, *Revue des études grecques*, IX, 1896, p. 324 et suiv.). Or c'est aussi la théorie de Spon (II, p. 210), qui mentionne également les fontaines établies là par les Turcs : «Les Turcs ont fait faire tout auprès deux fontaines à leur mode, dont il n'y en a qu'une qui donne de l'eau.» Il pense que l'Ennéacrounos de Pisistrate «pourrait être prise de celle-cy qui ne tarit jamais», et combat l'identification du P. Babin. Ici encore, notre Anonyme et Spon sont d'accord.

⁽²⁾ C'est le temple où Spon reconnaît le temple de Cérés «à trente pas de l'autre côté de l'Ilissus... Les Grecs ont changé ce temple en église appelée *Panagia*» (II, p. 210).

⁽³⁾ Le pont de l'Ilissos, large de 40 pieds d'après Spon (II, p. 212). Le bâti-

roist le lieu où estoit l'amphitheatre pour les Juittes⁽¹⁾, ledit amphitheatre est dans le mont Hymetto, dict à présent Telo Vouni, dans ledict mont y at plusieurs petits monasteres dont le principal est Siriani⁽²⁾, où se fait le meilleur miel de tout le pays. Hors de la ville à quelque 3 lieux est le monastère de Medely⁽³⁾; sur ladite montaigne l'on tailloit les marbres ainsy qu'aparoist aujourd'huy.

Dans la ville est le fameux palais de Themistocles, aronde d'Attènes, et en reste encore de fort belles remarques et colonnes de marbre fort grosses et d'une pierre⁽⁴⁾.

Il y avoit aussy un autre palais, qui suivant ce qui en reste debvoit estre aussy très magnifique, avec un fort beau frontispice. Et c'estoit la Chancellerie de la ville, dans laquelle est une grande pierre de marbre laquelle se treuve à présent dans la rue fabriquée dans la muraille, dans laquelle sont escripts en grec littéral toutes les choses nécessaires pour la police de la ville, et fut Adrien qui fit les edicts ainsy, et paroist par l'intitulation à son nom et par son commandement⁽⁵⁾.

ment dont parle l'Anonyme est le monastère de religieuses qui avait été construit sur le pont, et que les religieuses abandonnèrent lors de la prise d'Athènes par les Turcs (Spon, *l. cit.*). On sait que ce pont antique à trois arches, décrit et dessiné par Stouet, a été détruit vers 1774.

⁽¹⁾ Le stade panathénaique, déjà appelé ainsi par l'Anonyme français du xvii^e siècle qui a rédigé l'*Explication de la nouvelle Athènes* (de Laborde, I, p. 79). Notre auteur étend le nom d'Hymette aux collines où est creusé le stade et dont fait partie l'Ardeitos.

⁽²⁾ Le couvent de kaesariani, appelé par les anciens topographes *Syriani* ou *Sergiani*. Cf. Curtius et Kaupert, *Karten von Attika*, II, p. 25.

⁽³⁾ Le couvent du Pentélique (*Monastiri tou Pendeli*). D'après Spon, «ce n'est que nos Francs ou quelques-uns du vulgaire parmi les Grecs qui prononcent *Mendely* ou *Médelly*» (II, p. 124).

⁽⁴⁾ La Stoa d'Hadrien. Le P. Babin la décrit plus longuement et la désigne aussi sous le nom de *palais de Thémistocle*, tout en admettant l'hypothèse que ce serait un reste du temple de Jupiter Olympien. Spon discute l'appellation de *palais de Thémistocle* et conclut en faveur du nom de *temple de Jupiter Olympien* (II, p. 185).

⁽⁵⁾ La porte de marbre de l'Agora, avec la dédicace à Athéna Archégétis

Au devant de la ville sur une colline assez haulte estoit la statue de la déesse Pallas d'une fort grande haulteur. Et estoit de leton tellement que, quand le soleil brilloit dessus, paroissoit d'or, et se descouvroit de 30 mille en mer, à present y at au mesme lieu une petite esglise dédiée à S^t George⁽¹⁾.

Au dessoubz sont deux colonnes avec quelques inscriptions en lattin, qui font veoir que Jules Caesar avoit pour régal aux Atténiens faict conduire les eaux jusque là pour le soulagement des Atténiens par des conduicts assez difficiles⁽²⁾.

(Curtius, *Stadtgeschichte von Athen*, p. 255.) Elle est mentionnée par le P. Babin, sans attribution (de Laborde, I, p. 203). Spon l'appelle « le frontispice du temple » dédié à Rome et à Auguste (II, p. 183, et planche). Il faut remarquer que notre auteur suit une tradition très ancienne. Déjà, dans l'Anonyme de Vienne de 1460, cette porte est désignée comme étant la Chancellerie : ὑπὸρχε πᾶσα καγγελαρία ἐκ μαρμάρου καὶ κίωνων πεποιημένη λευκῶν (de Laborde, I, p. 20). Quant à l'inscription où l'auteur reconnaît un règlement de police édicté par Hadrien, elle est encore en place. C'est l'édit d'Adrien concernant la vente des huiles (*C. I. A.*, III, n° 38). Le P. Babin n'en parle pas. Spon la signale et en traduit quelques lignes. Il est curieux de remarquer que Spon discute la dénomination de chancellerie ou, comme il le dit, de Prytanée, proposée par notre auteur. « Ce marbre a fait songer à quelques-uns qui n'avoient pas lu l'inscription de la façade que cette fabrique étoit celle du Prytanée, où l'on gardoit les lois de Solon et les autres constitutions juridiques » (II, p. 184).

⁽¹⁾ Le Lycabette et la chapelle de Saint-George. C'est là que l'Anonyme place la Promachos de Phidias, tandis que, suivant Spon (II, 142), quelques-uns la plaçaient sur la tour franque de l'Acropole, prise pour « un ouvrage antique ». Guillet parle aussi de la statue de bronze d'Athéna; mais il la place au Pentélique (de Laborde, II, p. 226).

⁽²⁾ L'aqueduc d'Hadrien et le portail du château d'eau sur la pente nord-ouest du Lycabette. Ce portail monumental, dont on ne voit plus que des vestiges à la Δεξαμενή actuelle, a été plus d'une fois décrit et dessiné; un dessin de Cyriaque d'Ancône, reproduisant les deux colonnes et une partie de l'arc de la façade, a été copié par San Gallo (de Laborde, I, p. 33). Spon donne un croquis des deux colonnes ioniques (II, p. 171; cf. Stuart et Revett, *Antiquities of Athens*, XI, pl. 7-10). Ces deux colonnes figurent dans le plan des capucins (de Laborde, I, p. 78) et elles sont mentionnées par l'auteur anonyme de l'*Explication de la nouvelle Athènes* (de Laborde, I, p. 78). L'auteur de notre relation attribue à J. César l'aqueduc commencé par Hadrien et achevé par Antonin le Pieux; c'est une vieille tradition, déjà suivie par l'Anonyme de Vienne (de Laborde, I, p. 23) et fondée sur une fausse lecture de l'inscription de l'architrave,

Pour le mont Parnasse les opinions sont diverses. Mais la plupart sont dans le sentiment que le dict mont Parnasse estoit proche de Salona, où là proche l'on fit édifier un temple au dieu Apollon.

Cette relation ne saurait être attribuée au P. Babin, qui avait quitté Athènes avant 1672, et qui n'est pas toujours d'accord avec l'écrivain anonyme. Pour l'emplacement de l'Aréopage et de la fontaine Callirboé, celui-ci a une autre théorie que le jésuite français; il place, comme le fait Spon, l'Académie près de Sepolia; il a examiné avec plus de soin que le P. Babin la porte de l'Agora, l'aqueduc d'Hadrien, le monument de Thrasyllus, et déchiffré les inscriptions grecques de la porte d'Hadrien. Enfin il prononce déjà le nom de Phidias à propos des sculptures du Parthénon. Il est à remarquer que Spon discute quelques-unes des attributions mentionnées par lui sur le prétendu palais de Thémistocle, sur la chancellerie ou Prytanée; il raconte à peu près dans les mêmes termes l'explosion des Propylées.

On a vu que la date de la relation se place entre les années 1674 et 1685. Elle serait fixée à coup sûr si nous connaissions avec certitude l'année où les Propylées sautèrent. Cet événement, dit l'auteur anonyme, eut lieu « faict 35 ans ». Spon et Wheeler, qui écrivent en 1676, le placent « vingt ans plus tôt », c'est-à-dire en 1656. Mais tous sont d'accord pour affirmer que la seule survivante de la famille de l'aga Isouf existait encore, et qu'elle était mariée à un Turc d'Athènes,

qui a été retrouvée en 1835 (Imp. Caesar., T. Ælius [Hadrianus Antoninus], etc. *C. I. L.*, III, 549). Cf. Milchæfer, art. *Athen*, dans les *Denkmaeler* de Bauméister, I, p. 181. Spon a rectifié le premier cette attribution (II, p. 171). Mais l'auteur de notre relation ne tombe pas dans l'erreur du P. Babin, qui voit dans ces colonnes les vestiges d'une colonnade partant du palais d'Hadrien, c'est-à-dire du temple de Jupiter Olympien (de Laborde, II, p. 205).

l'aga du Château, d'après l'Anonyme. Spon commet-il une erreur de date? Est-ce l'Anonyme qui est mal renseigné? Il est difficile de se prononcer. Remarquons seulement que l'auteur de la description semble avoir résidé à Athènes plus longtemps que Spon, car il parle des fontaines turques construites sur l'emplacement de Callirrhœ « par le vaïvode de l'année dernière ». Son témoignage mérite donc d'être pris en considération.

Il convient d'attribuer cette description à un Français qui, avant le voyage de Nointel, se serait déjà familiarisé, par un long séjour, avec les antiquités d'Athènes. Or, au temps où Spon visite la ville, c'est-à-dire deux ans après Nointel, la petite colonie franque d'Athènes est fort restreinte. Outre le consul de France, Châtaignier, et le Lyonnais Giraud, consul d'Angleterre, elle ne compte « qu'un Père capucin, un arquebusier français et quelques valets »⁽¹⁾. Par suite, on ne peut songer, pour désigner l'auteur de la relation, qu'à Châtaignier, à Giraud ou à l'un des capucins français. Rien ne nous autorise à désigner le premier. Quant à Giraud, il semble avoir fort bien connu les monuments d'Athènes; il a été le véritable guide de Spon et de Wheler; « nous lui devons, écrit le voyageur lyonnais, l'obligation des antiquités qu'il nous fit voir à Athènes, et que nous n'aurions pas découvertes dans six mois de séjour sans un secours semblable »⁽²⁾. D'après une lettre de Galland, il était avec Châtaignier aux côtés de Nointel pendant tout son séjour⁽³⁾, et il figure dans le tableau de Carrey comme un personnage d'importance. Pourtant, la relation trahit par endroits un tel respect des légendes populaires, que j'hésiterais à la mettre au compte de Giraud, homme instruit, au dire de Spon, sachant « le latin, le grec littéral, l'histoire,

⁽¹⁾ Spon, t. II, p. 130.

⁽²⁾ Spon, t. II, p. 131.

⁽³⁾ De Laborde, t. II, p. 37.

la géographie et les antiquités du pays »¹⁰. Elle a plutôt le caractère d'une sorte de guide de l'ancienne Athènes, et c'est avec des documents de cette nature, rédigés par les missionnaires français, que Guillet de Saint-Georges put écrire sa *Description d'Athènes ancienne et moderne*, publiée en 1675¹¹. C'est donc aux capucins d'Athènes qu'il faut attribuer la relation conservée par Nointel dans ses archives. Peut-être a-t-elle été écrite à la demande de l'ambassadeur, et accuse-t-elle, sur certains points, l'influence de Giraud. En tout cas, elle doit être rapprochée du plan général d'Athènes dressé par les capucins¹², et c'est elle, sans doute, qui nous en donne le commentaire le plus exact.

¹⁰ Spon, t. II, p. 130.

¹¹ De Laborde, t. I, p. 914.

¹² De Laborde, t. I, p. 78.